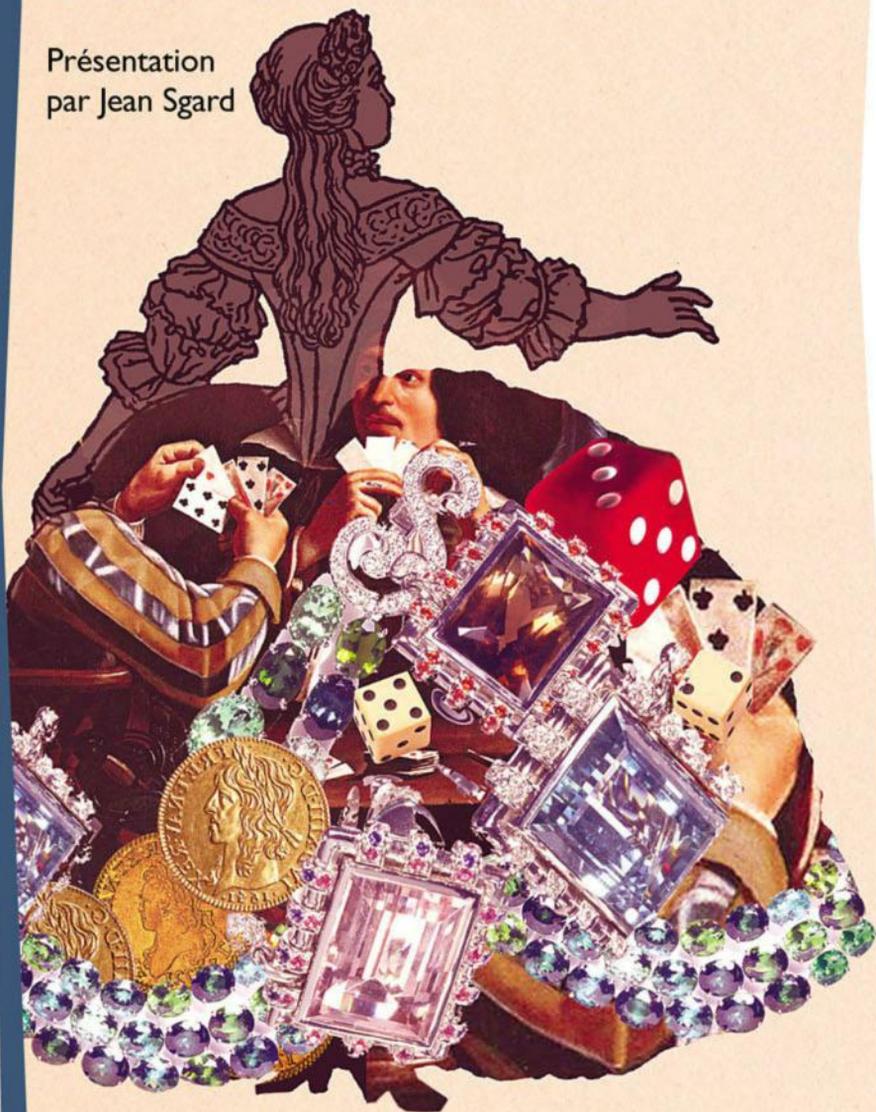


# Prévost

## Manon Lescaut

Présentation  
par Jean Sgard



# PRÉVOST

## Manon Lescaut

*L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* est avant tout l'affirmation d'une passion. C'est une passion qui brûle les étapes, ignore les bienséances et les lois, tient de l'idée fixe, ne balance qu'entre le bonheur et la mort.

La confession amoureuse de Des Grieux ne laisse aucune place au remords, à la prière, à l'attente de la grâce, ni même à l'humilité chrétienne. Et pourtant, il n'est pas d'histoire d'amour dans laquelle le Ciel muet soit aussi souvent interrogé, où la misère humaine se confronte autant à la mort et à la transcendance. Le récit est comme suspendu au mystère d'une mort annoncée, qui hante la phrase sans être nommée et qui semble l'exténuer : « Pardonnez-moi si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. »

Introduction, notes, dossier, chronologie  
et bibliographie mise à jour  
par Jean Sgard

Texte intégral

Illustration :  
Virginie Berthemet  
© Flammarion

  
Flammarion  
Événement de la littérature

**HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX  
ET DE MANON LESCAUT**

*Du même auteur  
dans la même collection*

HISTOIRE D'UNE GRECQUE MODERNE  
LA JEUNESSE DU COMMANDEUR  
MANON LESCAUT

ANTOINE-FRANÇOIS PRÉVOST D'EXILES

# Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut

*Introduction, notes, dossier, chronologie  
et bibliographie mise à jour (2006)*

*par*  
Jean SGARD

**GF Flammarion**

Extrait de la publication

© Flammarion, Paris, 1995.  
Édition corrigée et mise à jour en 2006.  
ISBN : 978-2-08-127108-1

## INTRODUCTION

L'œuvre la plus achevée de Prévost fut sans doute écrite en quelques semaines au début de l'année 1731 ; mais aujourd'hui encore, on ignore tout de sa genèse et l'on ne peut se livrer qu'à de fragiles reconstructions. Nous savons qu'en octobre 1730, à la suite d'une « petite affaire de cœur <sup>1</sup> », Antoine-François Prévost fut obligé de quitter l'Angleterre, où il venait de passer deux ans. Ayant séduit la fille de son protecteur et patron, John Eyles, il se vit en effet congédié et obligé de trouver en Hollande de nouveaux moyens d'existence. Il emportait avec lui le manuscrit des deux premiers tomes de *Cleveland*, rédigés en Angleterre et prêts à l'impression. Dès la fin de l'année 1730, il le vendait à un libraire d'Amsterdam, Etienne Néaulme ; il s'engageait en même temps à livrer la fin de l'ouvrage, en trois volumes, dans le courant de l'année à venir <sup>2</sup>. A la même époque, très

1. Voir à ce sujet l'Introduction de F. Deloffre à *Manon Lescaut*, Classiques Garnier, 1965, rééd. 1990, p. L et suiv.

2. Nous connaissons par les *Extraits de plusieurs lettres de l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité*, publiées par le libraire Etienne Néaulme à la fin de 1732, la date approximative du contrat initial, fin 1730 ou début 1731. Voir F. Deloffre, ouvr. cité, p. LVII et suiv., et J. Sgard, *Prévost romancier*, Corti, 1968, rééd. 1989, p. 127-129. Gautier de Faget, secrétaire de Prévost à l'époque, rapporte en 1751 dans les *Mémoires du chevalier de Ravanne*, que les quatre premiers tomes de *Cleveland* auraient été rédigés dans une auberge d'Amsterdam en trois semaines à la fin de 1730 ; mais ses souvenirs sont à la fois confus et romancés : il évoque les sept volumes de *Cleveland*, alors qu'à cette

probablement, il négociait avec différents libraires une suite des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, dont le succès, depuis la publication des premiers volumes en 1728, ne s'était pas démenti. Trois libraires au moins étaient en course, qui avaient donné chacun une édition des premiers volumes, et qui espéraient obtenir la suite et fin du roman : Mathieu Roguet et Van der Kloot, à La Haye, et la Compagnie des libraires d'Amsterdam. Ce fut celle-ci qui l'emporta ; mais le contrat ne portait sans doute que sur les tomes V et VI, et à supposer, comme il est probable, qu'il eût en tête le projet d'une *Histoire du chevalier Des Grieux*, Prévost songeait à le négocier séparément au prix fort ; durant cet hiver 1730-1731, il ne pense qu'à faire monter les enchères pour se trouver des ressources. Toujours est-il qu'au tout début de 1731, il interrompt *Cleveland* pour se jeter dans les *Mémoires et aventures*, tomes V et VI, ce dernier s'achevant par le mot « Fin ». Rien n'y annonce l'histoire du chevalier, pas même quand, à leur retour en France, le narrateur Renoncour et son élève Rosemont passent une soirée à Calais : ils se contentent de visiter les fortifications, sans rencontrer Des Grieux comme le suppose le préambule de *Manon Lescaut*. Et c'est après avoir terminé les *Mémoires* que Prévost se résout à publier l'*Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* : les libraires de la Compagnie d'Amsterdam y consentent, mais sous réserve d'en faire le tome VII des *Mémoires et aventures*, dont le succès paraissait assuré d'avance. On sait que Prévost, dans l'*Avis au lecteur de Manon Lescaut*, insiste sur son refus de faire entrer les aventures du chevalier dans le corps des *Mémoires*, avec lesquels elles n'ont pas de « rapport nécessaire » ; il tient expressément à les donner « séparément ». Les libraires, qui avaient certainement des moyens de se faire entendre, retarderont d'un mois la sortie des tomes V et VI pour y joindre le tome VII ; les

---

époque, l'œuvre devait en compter cinq au total, et il oublie que les deux premiers tomes, en cours de traduction en Angleterre, étaient déjà rédigés. Il considère que les quatre premiers tomes étaient prêts au début de janvier, alors qu'ils ont été publiés séparément : I et II en juin, III et IV en septembre 1731.

trois volumes sont annoncés par la presse en avril. Si l'on considère que les tomes V et VI ont pu être imprimés en premier, dès février, et qu'il faut six semaines environ, à cette époque, pour imprimer un petit in-12, on est conduit à penser que Prévost a remis le manuscrit de *Manon* au début de mars, et que l'ouvrage fut rédigé en février à Amsterdam. Cette rapidité n'est pas unique dans sa carrière d'écrivain : durant l'année 1740, il composera près de cinq romans et deux volumes du *Pour et Contre*. Dans une très belle nouvelle du *Pour et Contre*, Prévost a évoqué, plusieurs années après, un « séjour de trois mois » qu'il a fait dans une « hôtellerie du Ness » à Amsterdam, ville qu'il n'aime pas et à laquelle il préfère de loin La Haye, mais où il est possible de trouver la solitude : « ... la triste situation d'Amsterdam n'étant point assez compensée par la beauté de ses canaux et de ses édifices, on ne peut être porté à s'y retirer que pour se dérober au monde, et s'en faire une espèce de sépulture<sup>3</sup> ». Tel est le « tombeau », pour reprendre une métaphore prévostienne, dans lequel il s'est enfermé. La nouvelle des « Etrangers d'Amsterdam », avec ses inconnus dont on parle à mots couverts, une passion qui se devine, un deuil inexplicable, nous rappelle sans doute le tour d'imagination qui était celui de Prévost à cette époque. Il reste toutefois à prouver qu'il n'a pu écrire *Manon* plus tôt, c'est-à-dire en Angleterre, comme on l'a cru parfois ; or sur ce point, l'étude de *Cleveland*, peut nous mener un peu plus loin.

Dans les deux premiers tomes du *Philosophe anglais, ou Histoire de M. Cleveland*, grand roman héroïque dans lequel Prévost a résumé en 1730 sa mythologie secrète et sa vision du monde, on voit un héros maudit, fils naturel de Cromwell, fuir son père, se cacher dans les cavernes du Devonshire, où il rencontre un père idéal,

3. « Histoire intéressante », publiée en 1740 dans *Le Pour et Contre*, t. XX, p. 193-210, rééd. par P. Berthiaume dans les *Œuvres de Prévost*, sous la dir. de Jean Sgard, Presses universitaires de Grenoble, t. VII, p. 255-260, et dans les *Nouvelles françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle*, publiées par J. Hellegouarch, Livre de Poche, Bibliothèque classique, 1994, t. I, p. 213-222.

Axminster, dont il aime la fille, la toute jeune Fanny. En leur compagnie, il gagne le Nouveau Monde. Dans le tome III — que Prévost commence à son arrivée en Hollande — Cleveland épouse Fanny et fonde une petite colonie dans le pays des Indiens abaquis ; mais attaqué par les sauvages au fin fond des Apalaches, il voit son armée décimée, sa fille enlevée pour être dévorée par les cannibales. C'est alors qu'il se résout à gagner les possessions anglaises de la côte de la Caroline en traversant le désert ; mais au moment où la petite expédition parvient en Louisiane, Fanny, épuisée de douleur et de fatigue, est sur le point de succomber : « Ne lui voyant nulle apparence de sentiment et de vie, je la crus morte en effet, écrit Cleveland, et je formai aussitôt la résolution de ne pas lui survivre. Je m'étendis auprès d'elle le plus déceimment qu'il me fut possible ; je conjurai le ciel d'abrèger mes peines par une prompte mort ; et je fermai les yeux, avec le dessein obstiné de ne les rouvrir jamais <sup>4</sup> ». C'est là, dans le style noble qui est celui de Cleveland, un dénouement très voisin de celui de *Manon Lescaut*. Nous sommes alors au milieu du tome III. Or nous savons que Prévost a interrompu son travail au début de janvier 1731 pour reprendre les *Mémoires et aventures* ; c'est seulement au cours de l'été 1731 qu'il reviendra au *Philosophe anglais*, pour donner à l'histoire de Cleveland et de Fanny un tour nouveau : Fanny ne meurt pas, le ménage s'installe à Cuba, où il va connaître un nouveau drame, celui de l'infidélité supposée de Fanny. On est donc amené à penser, avec une assez grande vraisemblance, que Prévost a abandonné *Cleveland* au tout début de 1731, au moment où il abordait l'épisode du désert, pour se jeter dans les *Mémoires et aventures* ; et c'est dans *Manon Lescaut* qu'il donnera la version intense du drame qui le hantait ; c'est là qu'on trouvera le rêve de bonheur tragi-

4. *Le Philosophe anglais, ou Histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell, écrite par lui-même*, tome III, publié en septembre 1731, éd. P. Stewart, dans les *Œuvres de Prévost*, t. II, p. 230 ; on trouvera le passage en entier ci-après dans notre annexe.

quement interrompu, la fuite dans le désert, la mort de la bien-aimée, autrement dit la tragédie, alors qu'il réserve à *Cleveland* la longue quête sentimentale, intellectuelle et religieuse. On notera que le mythe intérieur de Prévost se développe d'une œuvre à l'autre : dans *Cleveland*, le fils maudit avait trouvé la protection d'un père idéal qui lui confiait sa fille, en même temps qu'un empire dans le Nouveau Monde ; et l'on n'aura pas de mal à reconnaître ici un écho des aventures et des illusions de l'auteur, à l'époque où, protégé par John Eyles, sous-gouverneur de la South Sea Company, il rêvait d'épouser sa fille et de trouver un établissement dans un comptoir d'Amérique. Dans *Manon Lescaut*, le rêve est brutalement interrompu : le héros est maudit par son père et séparé de sa compagne ; tout espoir d'établissement en Amérique s'effondre dans un Nouvel-Orléans dérisoire ; le gouverneur de la colonie se transforme en despote ; le projet de mariage secret est dénoncé et rompu.

Un dernier trait unit profondément la fin des *Mémoires et aventures à Cleveland*, c'est l'influence des *Illustres Françaises* de Robert Challe. Cette suite de nouvelles, composée en 1713 par un romancier resté obscur et mort en 1723, a atteint Prévost au plus profond, d'une façon soudaine et très brève. Il ne semble pas l'avoir lue avant la fin de 1730 : les tomes I et II de *Cleveland* ne décèlent aucune trace de cette influence, alors que la thématique et la stylistique challiennes imprègnent les tomes III et IV, ainsi que les tomes V à VII des *Mémoires et aventures*<sup>5</sup>. Plus précisément encore, c'est dans *Manon Lescaut* et dans le tome III de *Cleveland* que se développe le thème si profondément illustré par Challe, de la trahison imprévue et inexplicable, et le mode de narration,

5. L'influence de R. Challe sur Prévost a souvent été analysée, notamment par H. Roddier dans *L'Abbé Prévost, l'homme et l'œuvre*, Hatier-Boivin, 1955, p. 66 et suiv. ; F. Deloffre, ouvr. cité, p. LXXXII et suiv. ; J. Sgard, ouvr. cité, p. 293 et suiv. ; F. Piva, *Sulla genesi di Manon Lescaut : problemi e prospettive*, Milano, Vita e Pensiero, 1977, *passim*.

simple et désespéré, qui sera celui du chevalier. Dans l'« Histoire de Des Frans et de Silvie », le héros, au fort du bonheur, apprend la trahison de Sylvie et se consume dès lors dans la douleur et le doute ; dans l'« Histoire de Monsieur Des Prés et de Mademoiselle de L'Epine », Des Prés perd sa jeune femme, qui lui est ôtée par la conspiration des parents, et qui meurt misérablement à l'Hôtel-Dieu. C'est assurément dans l'*Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* que le modèle challien est le plus visible : le titre de l'œuvre, sa forme littéraire, le mélange de réalisme social et de grandeur tragique, le drame de l'infidélité inexplicable, de la réconciliation bouleversante, de la persécution et de la fin atroce, tout implique une véritable parenté avec les *Illustres Françaises*, et une sorte de fascination de Prévost à l'égard de Challe. Après quoi, il donnera au thème de l'infidélité supposée les dimensions du grand roman psychologique : le malentendu entre Fanny et Cleveland se développera dans plus de deux tomes de *Cleveland*. L'influence de Challe reste présente, mais se transforme progressivement ; elle disparaît ensuite de l'œuvre de Prévost. On peut légitimement penser que Prévost a découvert *Les Illustres Françaises* à la fin de 1730, qu'il en est imprégné au moment où il rédige l'*Histoire du chevalier*, qu'il en transforme l'esprit dans *Cleveland*, pour s'en éloigner par la suite.

La technique de Challe lui permet d'accéder à un nouveau mode de vraisemblance. Les *Mémoires et aventures* formaient une longue narration romanesque, qui promenait le lecteur à travers l'Europe de 1680 à 1715 ; *Cleveland* est un grand roman épique qui embrasse le monde entier, de la mort de Charles I<sup>er</sup> à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. L'*Histoire du chevalier* est une nouvelle tragique, prise dans une période assez courte et récente, qui met en jeu une petite société et la brève destinée d'un jeune aventurier pris dans le réseau d'une méchante affaire. Cette intrigue est, pour l'époque, incroyable : il paraît inacceptable qu'un jeune aristocrate raffiné, élevé dans la plus exigeante morale, tombe

amoureux fou d'une prostituée, se ruine pour elle, accepte ses trahisons, finisse par voler, par la suivre au Mississipi et l'épouser. Cette passion misérable et cette déchéance sans repentir, cette situation choquante qu'un romancier eût traitée sur le mode du ridicule ou du libertinage, Prévost la traite avec gravité et avec une abondance de notations précises sur les lieux, l'époque, l'argent, la qualité sociale des personnages ; pareil souci est unique dans son œuvre, et, pourrait-on dire, dans le roman classique. Ce n'est pas qu'il cherche par là une vérité historique ou un réalisme avant la lettre ; jamais il n'a accordé, dans ses romans, d'intérêt à la réalité matérielle ou sociale en elle-même ; pour lui, le roman n'a rien à voir avec le journal ni avec la relation de voyage. Il accorde au contraire la plus grande importance aux techniques de vraisemblance, à l'art d'envelopper le lecteur dans un réseau de signes, d'indices, d'allusions à un contexte historique ou social, voire autobiographique ; et plus l'histoire est paradoxale, plus il aura tendance à multiplier ces signes. Il donne d'emblée à son récit une dignité littéraire sans précédent, par un Avis au lecteur hautement moral, par des citations latines, des références à Horace ou à Virgile, par des allusions à la tragédie classique ; mais il en assure en même temps la forte vraisemblance par un préambule digne d'un journaliste et aussi frappant que pouvait l'être le tableau d'embouteillage au début des *Illustres Françaises*. D'un côté, la morale la plus élitiste et le souvenir de Racine ; de l'autre, une cour d'auberge, une vieille femme qui crie et des chevaux tout « fumants de fatigue et de chaleur » ; il s'agit de concilier l'un et l'autre, de donner à la misérable aventure la dignité d'une tragédie. Prévost avait découvert en Angleterre, avec Shakespeare, Dryden (*All for love*), Otway (*The Orphan*), un nouveau style tragique, plus direct et plus fort que celui de Racine ; il en parle avec enthousiasme dans le tome V des *Mémoires et aventures* <sup>6</sup> ; et il avait

6. Ed. P. Berthiaume et J. Sgard dans les *Œuvres de Prévost*, t. I, p. 241.

rencontré dans le roman de Defoe ou dans les faits divers de la presse anglaise un intérêt très vif pour les drames sociaux. Mais ce style anglais, ce « goût nouveau » qu'il s'efforcera de transmettre à son public dans les premiers tomes du *Pour et Contre* en 1733, lui paraît mal décanté et peu compatible avec le goût littéraire français. Le seul écrivain qui ait su exprimer en France la force tragique des passions et les réalités sociales les plus crues dans un style pathétique est certainement Challe. Cette forme de transmutation littéraire permet à Prévost de traduire l'histoire choquante d'un jeune débauché et d'une femme facile dans une narration mélancolique et hautaine ; elle lui permet de juxtaposer les réflexions les plus fines et les expériences les plus triviales, dans une narration pénétrée de douleur.

L'« histoire » du chevalier est fortement enracinée dans l'Histoire. Elle se déroule sur une période assez courte, cinq ans au total, et à une époque précise : les dernières années du règne de Louis XIV. Une longue tradition veut que Prévost ait évoqué la crise de la Régence ; c'est négliger ce qu'il dit de la façon la plus formelle. Il insiste en effet très fortement, dès la première ligne du récit, sur une contrainte temporelle : « Je suis obligé de faire remonter mon lecteur au temps de ma vie où je rencontrai pour la première fois le chevalier Des Grieux. Ce fut environ six mois avant mon départ pour l'Espagne. » Ce voyage espagnol de l'homme de qualité, Renoncour, se situe à la fin de l'été 1715, au début du tome III des *Mémoires et aventures* ; et les lecteurs de Prévost, qui avaient en mémoire un roman dont ils attendaient la suite, ne pouvaient s'y tromper ; ils devaient au moins se souvenir que l'épisode espagnol s'ouvrait sur la mort de Louis XIV, date mémorable entre toutes. C'est donc un peu plus de six mois plus tôt, vers février 1715, que Renoncour a rencontré Des Grieux à Pacy ; la rencontre de Calais, après la mort de Manon, a lieu près de deux ans plus tard, à la fin de 1716, au moment où Renoncour et son disciple vont découvrir

le climat de la Régence. Il est évident que s'il l'avait voulu, Prévost aurait sans aucun mal placé son histoire au temps de la Régence ; c'est au tome VI qu'il aborde cette époque ; il lui suffisait de suivre l'ordre chronologique. S'il se sent « obligé » de remonter en arrière, c'est qu'il désire placer son histoire sous l'éclairage historique qui lui convient le mieux, celui d'une fin de règne. En février 1715, sur la route du Havre, s'achèvent donc les aventures parisiennes du chevalier et de Manon Lescaut ; elles ont dû commencer, si l'on s'en tient aux indications chronologiques fournies par le texte, deux ans et demi plus tôt, en juillet 1712. Le premier épisode ne dure qu'un mois : selon les observations ironiques du père du chevalier, Des Grieux a rencontré Manon à Amiens le 28 juillet ; trois semaines se passent à Paris ; le 29 août, il est ramené par son frère dans sa famille. Il y passe un an avant d'entrer à Saint-Sulpice, au « renouvellement » de l'année scolastique, soit en septembre 1713. A la fin de son année de théologie, vers septembre 1714, il soutient ses « exercices » et retrouve Manon : près de deux ans ont passé depuis leur séparation. Un mois s'écoule à Chaillot ; l'hiver approche, ils rentrent à Paris. Arrêtés au cours de l'hiver, ils passent trois mois en prison. Au début de la seconde partie du récit, nous les retrouvons à Chaillot, au début de 1715. Notons toutefois que dans l'édition de 1753, Prévost ajoute à l'histoire de leur fragile bonheur quelques semaines qui ne trouvent pas place dans sa chronologie d'ensemble. La catastrophe finale, par un puissant effet d'accélération, se développe en deux jours. Après deux mois de navigation, les amants vivront ensemble au Nouvel-Orléans pendant « neuf ou dix mois » ; un an après son départ de France, Manon est morte ; Des Grieux se retrouvera à Calais environ neuf mois plus tard, en principe vers octobre 1716. Seul le séjour des amants au Nouvel Orléans se situe sous la Régence, époque qu'ils n'auront pas connue ; leurs aventures se sont déroulées à Paris dans un climat d'immoralité

publique qui, pour Prévost, est celui des dernières années du règne de Louis XIV<sup>7</sup> : les fermiers généraux tiennent le haut du pavé et l'un d'eux se fait construire une célèbre maison rue V... en 1713 ; le jeu envahit les salons et les hôtels princiers, le dévot prince de R. en tire ses revenus en 1714, et un jeune provincial, tout imbu de morale traditionnelle, découvre à Paris le scandale de la corruption générale. Ses aventures ne seront pas noyées dans le flot d'immoralité de la Régence, que Prévost a très bien décrit dans le tome VI des *Mémoires et aventures* ; pour que son drame prenne toute sa portée, pour qu'il en soit intérieurement déchiré, il faut qu'il s'oppose à un monde qu'il n'a jamais cessé de respecter. Dans l'*Histoire du chevalier*, la morale traditionnelle garde toute sa sévérité, l'autorité paternelle est intacte, le respect du patrimoine et la valeur de l'argent s'affirment encore avec force. C'est par rapport à cette échelle de valeur que la déchéance du chevalier prend tout son relief.

On a souvent remarqué que l'argent tenait une place considérable dans *Manon Lescaut*, place unique en vérité dans le roman classique ; non par un souci documentaire du romancier, cela va de soi, mais parce que l'argent et surtout le manque d'argent permettent de mesurer à chaque instant les écarts de fortune dans la hiérarchie sociale, et du même coup les étapes d'une dégradation : entre le moment où le chevalier projette de vivre avec Manon en dépensant 2 000 écus (6 000 livres ou francs) par an, et celui où, sur la route du Havre, il paie un écu de l'heure (3 francs), « prix courant de Paris<sup>8</sup> », la faveur

7. Sur l'intérêt que Prévost a toujours porté au règne de Louis XIV et sur le tableau pessimiste qu'il donne de la fin du règne, voir J. Sgard, *L'Abbé Prévost. Labyrinthes de la mémoire*, P.U.F., 1986, p. 49-52.

8. Sur la valeur de l'argent dans *Manon Lescaut*, voir J. Sgard, « L'échelle des revenus » dans *Dix-Huitième siècle*, n° 14, 1982, p. 425-433. Rappelons qu'on compte alors en francs (ou livres tournois), en écus (3 francs), en pistoles (10 francs), en louis d'or (24 francs) et que, par approximations avec les revenus actuels, on peut estimer que le franc dans *Manon Lescaut* représente environ 110 francs d'aujourd'hui.

de parler avec Manon, la chute est brutale, et elle parcourt tous les degrés de l'échelle sociale. Au bas de l'échelle, il y a ceux dont on parle à peine, les domestiques payés à l'époque environ 100 francs par an : le chevalier et Manon auront presque toujours deux domestiques, même au Nouvel Orléans. Manon est de très petite origine ; elle se rend au couvent avec une dot de 300 francs ; c'est fort peu, si l'on pense que la dot de Suzanne Simonin, dans *La Religieuse* de Diderot, s'élève à 3000 francs ; mais Suzanne Simonin est de bonne famille. Tiberge, lui, est de famille honorable mais pauvre ; élevé aux frais des parents de Des Grieux, il obtient, par son mérite, un « bénéfice » ecclésiastique de 3000 francs par an, bon revenu bourgeois pour un homme seul : jusque dans les années 1780, le seuil de la fortune bourgeoise sera estimé à 5000 francs par an. Le chevalier peut proposer à Manon de vivre avec 6000 francs par an ; cela suffit juste, dans une optique aristocratique, pour tenir son rang par une vie « honnête mais simple » ; mais comme il consacre les trois quarts de ce budget au jeu, au spectacle et au carrosse, on devine déjà qu'il court à la ruine. La vraie fortune, celle d'un fils unique de grande famille comme le jeune G... M..., correspond à un revenu de 40 000 francs par an, dont il offre la moitié à Manon ; on comprend qu'elle soit séduite : c'est le train de vie qui lui convient, avec carrosse et laquais, hôtel privé et domestiques : Des Grieux lui-même en est fasciné. Et au sommet de l'échelle, on trouvera la fortune des fermiers généraux et des vieux parvenus : M. de B... donne à Manon 30 000 francs par an, ce qui est fastueux, mais vraisemblable en un temps où l'on évalue le revenu moyen d'un fermier général à 300 000 francs. Et c'est pourquoi Manon peut lui voler 60 000 francs, somme prodigieuse (plus de six millions d'aujourd'hui), sans qu'il porte plainte, et sans qu'elle en éprouve de remords. Quant au vieux G... M..., il offre à Manon 10 000 francs d'entrée de jeu. Ce sont gens de haute volée, et Des Grieux pourra rêver plus d'une fois des

« partisans » de Paris avec leurs « trésors entassés ». Entre les nantis et les pauvres, l'écart est donc immense, de 300 000 à 100 francs. D'un côté, les demi-dieux, ceux qui vivent dans les plaisirs et roulent en carrosse ; de l'autre, ceux qui marchent à pied dans la boue, qui se querellent pour six francs, qui n'ont jamais vu un louis d'or. Des Grioux et Manon passent d'un extrême à l'autre : ils rêvaient de rouler dans de splendides voitures et se sont ruinés pour entretenir un carrosse ; Manon en vient à accepter les offres de son frère et à se vendre à un vieillard dans le seul espoir de sauver son « équipage » ; le carrosse et l'hôtel privé du jeune G... M... l'éblouissent au point qu'elle oublie à l'instant toutes les promesses faites à son chevalier. On sait ce qu'il en résultera : leur vie s'achève par une désespérante marche à pied ; Manon, à qui il fallait absolument un carrosse pour aller de Chaillot au bois de Boulogne, suit son amant dans le désert rocailleux et meurt d'épuisement au bout de deux lieues.

Toutes ces indications de temps, de rang social et d'argent — et l'on pourrait y ajouter les indications de lieux (rue Vivienne, Hôtel de Transylvanie, jardin du Luxembourg) — ont moins pour objet de dater et de situer le récit que d'en former l'assise dramatique : le drame, c'est le temps qui court et qui vient à manquer, c'est l'espace de liberté qui se rétrécit, c'est l'argent perdu, réduit à rien, au « prix courant de Paris » pour une heure d'entretien avec Manon. Un réseau de contraintes inéluctables enserre peu à peu le chevalier, aussi implacable qu'un destin tragique. De tous les obstacles, le plus fort reste le pouvoir de la hiérarchie sociale, pouvoir dont le chevalier se croyait revêtu et qui se retourne contre lui. La folie était de croire que l'amour effaçait la différence sociale, et que la sincérité des sentiments permettait cette prodigieuse mésalliance : c'était là une rêverie d'adolescent. Or tout dans le récit nous rappelle l'obstacle des classes, et cette frontière d'incompréhension qui sépare un jeune aristocrate d'une femme de médiocre origine. Fils cadet d'une très bonne

maison, le chevalier<sup>9</sup> est promis à un bel avenir. A défaut de devenir commandeur de Malte, comme son père l'avait envisagé au départ, il pourrait faire carrière dans l'Eglise : formé à Saint-Sulpice, où l'on prépare les cadres du clergé, remarqué par ses supérieurs et « couché sur la feuille des bénéfices » dès la première année, il est évident qu'il ira loin : il est destiné au rang d'évêque ou de supérieur d'une riche abbaye. Manon, qu'on envoie discrètement au couvent avec une dot de 300 francs, sera domestique, sœur tourière. Dans les moindres détails de son comportement, le chevalier est aristocrate. Il est attaché à son rang et regarde de haut les parvenus comme B..., ou les nobles d'origine récente comme les G... M... Il est fier, voire méprisant à l'égard des gens du commun. Quand il est dépouillé de tous les signes extérieurs de la richesse, il se replie sur les qualités propres à une noblesse idéale, avec un rien d'affectation : il est désintéressé, généreux autant que les circonstances le lui permettent, reconnaissant envers Renoncour au point d'acquitter sa dette par un long récit, porté au beau langage et aux grands sentiments. Attaché désespérément à sa caste, il est condamné par sa liaison à vivre la dégradation, à trahir, comme le dira son père, « tous les sentiments d'honneur », mais en sauvant la face ; d'où cette trop belle confession d'un chevalier démonté, qui rétablit envers et contre tous une noblesse constamment démentie. Manon, d'une certaine façon, en fait les frais. Selon l'éthique idéale de son amant, elle ne connaît en effet ni l'honneur ni la vertu. L'essentiel pour elle est de survivre ; la peur de manquer, d'avoir faim, est chez elle, croirait-on, atavique. Peu importe

9. On notera que le titre du roman, *Histoire du chevalier...*, spécifie la qualité sociale du héros, ce que Challe ne faisait pas, ses personnages étant de grande bourgeoisie. Le terme de « chevalier », au XVIII<sup>e</sup> siècle, désigne de façon générale un échelon inférieur de la noblesse, entre écuyer et baron ; mais de façon plus précise, il désigne ici l'appartenance à l'Ordre de Malte. On pouvait être admis dans l'Ordre dès l'âge de sept ans, à titre de « chevalier de minorité » ; c'est à ce titre que Des Grieux porte la croix de Malte.

qu'elle ait d'exquises manières et une certaine culture, si l'on en juge par son goût de l'opéra et la manière inattendue dont elle cite Racine : ce sont là des dons personnels, ou peut-être acquis par ses nobles fréquentations, mais qui n'effacent pas, pour son amant, la marque d'origine. Comme les gens du peuple, et le chevalier le note au passage avec une sorte d'indulgence un peu lasse, elle est instinctive, livrée à ses sensations, éblouie par tout ce qui brille. A supposer que Des Grieux oublie cette origine, le frère Lescaut se chargerait de la lui rappeler. Il incarne une sorte de fatalité héréditaire et sociale : gai, instinctif, avide de belles voitures, à son aise dans le luxe emprunté, volontiers cynique, il est bien de la famille ; et l'indulgence sans limite dont Manon fait preuve à son égard témoigne bien, aux yeux du narrateur, qu'ils se ressemblent. Dans un récit consacré à la mésalliance et à l'incompréhension insurmontable d'une classe à l'autre, Des Grieux, mais aussi l'« homme de qualité » à qui il se confie, soulignent les signes de solidarité de classe. A Pacy, Renoncour a reconnu immédiatement en Des Grieux un homme de son rang, car « on distingue, au premier coup d'œil, un homme qui a de la naissance et de l'éducation ». Le chevalier, à son tour, éprouvera pour M. de T... une sympathie spontanée, car M. de T... a « du monde et des sentiments », c'est-à-dire les marques de la noblesse idéale. Il n'est pas jusqu'au Lieutenant général de police qui ne ressente pour le chevalier un mouvement immédiat d'indulgence ; entre gens du monde, on se reconnaît d'emblée. Mais entre gens du peuple, on se comprend aussi. Il n'est pas indifférent que le premier témoin de la misère de Manon à Pacy soit une vieille femme qui joint les mains, « criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion ». Assurément, elle n'a pas la manière, elle crie, elle se répète, elle ne sait pas, comme Racine, que la tragédie est fondée sur l'horreur et la pitié ; mais étant vieille, étant femme, elle a compris

<i>Introduction</i> .....	5
<i>Note sur l'établissement du texte</i> .....	43
<b>HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX ET DE MANON LESCAUT</b> .....	45
Avis de l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité.....	47
Première partie .....	51
Seconde partie.....	143
<i>Notes</i> .....	221
<i>Thèmes prévostiens</i> .....	231
<i>Bibliographie sommaire</i> .....	263
<i>Chronologie</i> .....	265

**GF Flammarion**

---

10/03/153786-III-2010 – Impr MAURY Imprimeur, 45330 Malesherbes  
N° d'édition N.01EHPN000320.N001 – Août 2006 – Printed in France  
Extrait de la publication